

Катарина Мелић<sup>1</sup>

Филолошко-уметнички факултет, Универзитет у Крајујевицу

## DE MME DE MERTEUIL À LAMIEL: LA NAISSANCE D'UN PERSONNAGE

Nous nous proposons dans cette étude de mettre en évidence l'influence du roman de Laclos, *Les Liaisons dangereuses* et de son héroïne – Mme de Merteuil sur Stendhal dans la conception du personnage de Lamiel, personnage éponyme du roman inachevé et publié qu'en 1885. Dans ce but, nous nous pencherons plus précisément sur l'(auto)éducation de Mme de Merteuil et de Lamiel, et sur le but de cette éducation.

**Mots clés:** femme, liberté, féminisme, éducation, autoéducation, libertinage, morale, société

C'est à la lecture de romans du XVIII<sup>e</sup> siècle que Stendhal a formé son goût et sa sensibilité. Durant toute sa vie, il est resté fidèle aux prédilections de ses lectures de son adolescence, et ses romans favoris, en 1839, année où il se met à écrire *Lamiel*, appartiennent tous, à l'exception de *La princesse de Clèves*, au XVIII<sup>e</sup> siècle, comme le montre une liste qu'il a dressée à Civitavecchia: *Gil Blas* de Lesage, *Manon Lescaut* de l'abbé Prévost, *Zadig* et *Candide* de Voltaire, *Les confessions du Comte de \*\*\** de Duclos, *La vie de Marianne* de Marivaux, *Les Égarements du cœur et de l'esprit* de Crébillon fils, *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau et *Les Liaisons dangereuses* de Laclos. Que *Les Liaisons dangereuses* aient profondément marqué Stendhal, il n'y a aucun doute. Selon Paul Arbelet, „ce roman délicieux et cruel est une des œuvres qui ont marqué le plus sur l'esprit de Beyle; le psychologue et le séducteur y apprennent tour à tour leur métier.“ (Connon 1984: 166) Henri Martineau ajoute „que la découverte et la lecture de *La Nouvelle Héloïse*, des *Liaisons dangereuses*, de *Félicia* le [Stendhal] sortent du romanesque imprécis où il se complaisait et lui font entrevoir de très imprécises images.“ (Connon 1984: 166) Les traces des *Liaisons dangereuses* prennent un aspect particulier dans la dernière œuvre romanesque de Stendhal qui est restée inachevée – *Lamiel*.

Nous nous proposons dans cette étude de mettre en évidence l'influence du roman de Laclos et de son héroïne – Mme de Merteuil sur Stendhal dans la conception du personnage de Lamiel, et, dans ce but, nous nous pencherons

1 katarinamelic@yahoo.fr

plus précisément sur l'(auto)éducation de Mme de Merteuil et de Lamiel, et sur le but de cette éducation.

Dans son intention de décrire l'éducation de Lamiel, Stendhal a présentée à l'esprit la lettre LXXXI des *Liaisons dangereuses* dans laquelle la marquise de Merteuil explique à Valmont comment elle est parvenue à une éducation intransigeante de son caractère et de son intelligence. Elle revendique dans cette lettre sa supériorité, non seulement sur les femmes, mais aussi sur les hommes. Ses manœuvres, efficaces et très calculées, sont la négation de la liberté des autres. Elle tend à une maîtrise qui provient de la domination de soi et de la connaissance des mécanismes psychologiques qui font agir les hommes, une connaissance obtenue à travers l'exercice d'une dissimulation totale de ses sentiments et de ses réactions et d'une constante observation. Elle a toujours une vision froide, exacte des difficultés à résoudre – ce qu'elle fait avec une méthode bien établie et avec prudence. Dans la volonté de Mme de Merteuil, on reconnaît non seulement la révolte contre les conditions sociales qui contraignent la femme, mais aussi contre les conditions naturelles de l'existence. Il s'agit pour elle de passer du statut d'objet disponible à celui de domination totale. La réalité est un prétexte, une occasion d'expérience. C'est Mme de Merteuil qui suggère à Stendhal comment une jeune fille peut profiter de sa condition/situation pour se forger les armes de sa libération. L'art de ne pas mourir de langueur et d'ennui et de dominer les situations et les hommes est un art qu'elle a bien appris et qu'elle applique à la lettre. Presque tous ces termes pourraient être pertinents à l'effort de Lamiel. Elle pourrait aussi prétendre ce que dit la marquise de Merteuil:

[...] quand m'avez-vous vue m'écarter des règles que je me suis prescrites, et manquer à mes principes? je dis mes principes, et le le dis à dessein: car ils ne sont pas, comme ceux des autres femmes, donnés au hasard, reçus sans examen et suivis par habitude, ils sont le fruit de mes profondes réflexions; je les ai créés, et je puis dire que je suis mon ouvrage. (Lettre LXXXI) (Laclos 1970: 222)

Lamiel séduque en partie toute seule. On reconnaît chez elle le même désir d'observation des autres, de réflexion, le même apprentissage de la dissimulation, le contrôle de soi, la même conscience de la valeur de la souveraineté et de la liberté d'esprit, et ce seront d'ailleurs les moyens d'éducation que Stendhal va suggérer à sa sœur Pauline. À notre avis, si Mme de Merteuil est véritablement son propre ouvrage, il n'en est pas le cas avec Lamiel, car elle est en même temps sa propre œuvre et celle d'un homme sans aucun préjugé – Sansfin. Elle restera toujours sous l'emprise des idées et des enseignements de Sansfin. Une autre différence qui existerait entre Lamiel et Mme de Merteuil est celle de la méthode. Si Mme de Merteuil a bien une méthode qu'elle ne manque pas d'appliquer, il est difficile de parler de méthode dans le cas de Lamiel. Celle-ci n'en a pas, et, emportée par le désir de liberté, d'espace et de connaissance, suit plutôt son intuition. C'est une différence de taille car Mme de Merteuil ne se fie jamais au hasard, ni à son intuition.

Ce qui rattache Lamiel à Mme de Merteuil est le même motif qui la pousse à couper les ponts avec sa famille et à explorer le monde: **la curiosité**. Mme de Merteuil s'exprime ainsi dans la lettre LXXXI:

Entrée dans le monde dans le temps où, fille encore, j'étais vouée par état au silence et à l'inaction, j'ai su en profiter pour observer et réfléchir. Tandis qu'on me croyait étourdie ou distraite, écoutant peu à la vérité les discours qu'on s'empres-sait à me tenir, je recueillais avec soin ceux qu'on cherchait à me cacher. Cette utile curiosité, en servant à m'instruire, m'apprit à dissimuler [...] (Laclos 1970: 222)

Pour Lamiel, la curiosité est ce qui l'incite à l'action:

Quand au duc, elle le regardait par curiosité et pour son instruction. (Stendhal 1993: 156)

La curiosité était toujours son unique et dévorante passion. (Stendhal 1993: 201)

La profonde curiosité qui, à vrai dire, était sa seule passion, aidée par la sorte d'éducation impromptue qu'elle cherchait à se donner [...] (Stendhal 1993: 208)

Si la curiosité permet à Mme de Merteuil de connaître le monde, elle lui montre que pour être satisfaite, elle doit apprendre l'art de la dissimulation. Contrainte à dissimuler les objets de son attention, elle apprend à contrôler ses réactions allant jusqu'à se procurer une douleur volontaire tout en gardant l'expression de plaisir sur son visage:

Encouragée par ce premier succès, je tâchai de régler de même les divers mouve-ments de ma figure. Ressentais-je quelque chagrin, je m'étudiais à prendre l'air de la sérénité, même celui de la joie; j'ai porté le zèle jusqu'à me causer des douleurs volontaires, pour chercher pendant ce temps l'expression du plaisir. Je me suis tra-vaillée avec le même soin et plus de peine, pour réprimer les symptômes d'une joie inattendue. C'est ainsi que j'ai su prendre, sur ma physionomie, cette puissance dont je vous ai vu quelquefois si étonné. (Laclos 1970: 222-223)

Elle sait que les deux armes qui peuvent l'aider dans ses manœuvres sont l'hypocrisie et la dissimulation. Ce sont d'ailleurs aussi les conseils que donne Stendhal à sa sœur Pauline, mais en écrivant *Lamiel*, il paraît oublier ce conseil de bienséance. Lamiel vit sa vie emportée par sa spontanéité et par la froide curiosité qui la domine. Tout comme la marquise de Merteuil, elle ne désire pas jouir, mais savoir. Ce qu'elle récupère de la marquise, c'est la volonté de ne pas subir de contrôle et de prendre l'initiative de l'homme. Elle donne l'impression d'une jeune fille désillusionnée et froide qui ne se laisse pas tromper par les sentiments. Elle estime qu'il faut „juger toujours la situation et s'élever au-des-sus du sentiment/de la sensation du moment.“ (Stendhal 1993: 142)

Lamiel n'a pas d'amies, elle est toujours chaperonnée par sa tante et ignore les „choses“ de l'amour; elle ne va jamais aux soirées de village, elle n'a aucune disposition à „faire l'amour.“ D'autre part, voir que les femmes les plus sottes du village se livrent à l'amour et à l'envie lui en fait détourner la tête. Malgré tout cela, Lamiel continue à rêver de l'amour, mais ce serait plutôt des rêveries par curiosité. N'ayant à qui à s'adresser, elle va faire comme Mme de Merteuil – elle va interroger son confesseur, l'abbé Clément. Nettement plus

calculatrice que Lamiel, Mme de Merteuil avait eu ce même geste car elle savait qu'elle pouvait parler à son confesseur de ses dilemmes sur l'amour sans se compromettre:

Je sentis que le seul homme avec qui je pouvais parler sur cet objet sans me compromettre, était mon Confesseur. Aussitôt je pris mon parti; je surmontai ma petite honte; et me vantant d'une faute que je n'avais pas commise, je m'accusai d'avoir fait *tout ce que font les femmes*. Ce fut mon expression; mais en parlant ainsi, je ne savais pas en vérité, quelle idée j'exprimais. Mon espoir ne fut ni tout à fait trompé, ni entièrement rempli, la crainte de me trahir m'empêchait de m'éclairer: mais le bon Père me fit le mal si grand, que j'en conclus que le plaisir devait être extrême; et au désir de la connaître, succéda celui de le goûter. (lettre LXXXI) (Laclos 1970: 223–224)

Lamiel s'adresse aussi à l'abbé Clément pour s'informer de l'amour, mais, à la différence de Mme de Merteuil, elle ne suit pas un chemin contournant, mais le lui demande tout court:

Il est un ennemi contre lequel tous les beaux livres que madame me fait lire pour mon éducation tendent à me prévenir; mais on ne dit jamais clairement ce que c'est; eh bien! monsieur l'abbé, vous en qui j'ai tant de confiance, qu'est-ce que c'est que l'amour? (Stendhal 1993: 110)

Ce sont les réponses évasives de l'abbé qui renforcent sa curiosité et la décision de Lamiel d'arriver à savoir ce qu'est l'amour. Elle décide alors de s'adresser au docteur Sansfin. Il lui apprend que, selon lui, les hommes ne devraient pas se partager en „vertueux“ et en „scélérats“:

Le monde, lui disait Sansfin, n'est point divisé [...] en riches et en pauvres, en hommes vertueux et en scélérats, mais tout simplement en dupes et en fripons. (Stendhal 1993: 118)

Lamiel lui demande si ceux qui sont attirés par l'amour appartiennent à la première ou à la seconde catégorie. Le docteur refuse prudemment de lui répondre tout en lui faisant entrevoir les possibilités de danger si elle persiste à vouloir trouver la réponse. C'est ce qui va d'ailleurs piquer la curiosité de Lamiel. Elle est convaincue que dans l'amour, après avoir entendu les obscures menaces de l'abbé Clément, il existe quelque chose de plus de ce qu'elle a senti dans les bras de Jean:

Il faut qu'il y ait plus que je n'ai senti; autrement les prêtres ne reviendraient pas si souvent à défendre ces péchés. (Stendhal 1993: 156)

Il y a là une autre similitude entre Mme de Merteuil et Lamiel: Lamiel va voir l'abbé Clément pour se confesser ce qu'a fait de même Mme de Merteuil. À la différence de Mme de Merteuil qui parvient à se marier sans avoir goûté auparavant aux plaisirs du corps, Lamiel est impatiente et s'adresse à un paysan pour avoir sa propre expérience sans compromettre son cœur et sa liberté. Ceci les rapproche en les faisant presque des sœurs: l'une et l'autre vont à la rencontre d'une expérience importante sans participation sentimentale et sensuelle –

avec la distance d'une observatrice lucide et froide. L'unique sentiment qu'elles montrent, toutes les deux, est celui d'une vive curiosité. Si la Merteuil prend goût au plaisir (le plaisir que sa volonté essaie toujours de contrôler), Lamiel passe d'un amant à un autre, tout en ignorant le plaisir et restant dans un état d'indifférence sensuelle.

Le roman *Lamiel* pourrait être le récit d'une éducation de l'esprit et à un certain point, des sentiments, mais il ne s'agit pas, comme pour Mme de Merteuil, d'une éducation intellectuelle. Elle reçoit chez les Hautemare, une éducation toute négative qui consiste à ne pas faire et à ne pas être:

elle [Mme Hautemare] ne parlait à Lamiel que des *devoirs* et des *péchés*. (Stendhal 1993: 57)

La négativité de cette éducation trouve toute son expression dans l'ennui et place la jeune fille sous l'influence de Sansfin dont l'un des plans est, comme le mentionne Stendhal, de dépraver la jeune fille. L'ennui, sorte de maladie d'origine psychologique<sup>2</sup>, est l'élément déterminant du comportement de la jeune fille, et c'est ce sentiment qui va permettre à Sansfin de prendre contrôle de Lamiel<sup>3</sup>. Citant Baudelaire<sup>4</sup>, Gide parle de l'ennui dans le roman comme du „tremplin d'où se lance toute force agissante, vice ou vertu [...]“ (Stendhal 1993: 31). Sansfin va se servir d'une double méthode bien calculée: tenir Lamiel isolée des autres, aggravant ainsi sa dépression, et s'approcher d'elle en essayant d'être son unique distraction. Il essaie de mettre en place une complicité (on se souviendra que les personnages des *Liaisons dangereuses* sont eux aussi liés par des liens de complicité). Il trouve en Lamiel un champ d'action stimulant parce que la jeune fille a tant de personnalité qu'il y a risque d'échec. Comme Valmont entreprend la séduction de Mme de Tourvel parce qu'elle semble inattaquable, Sansfin jette les yeux sur Lamiel parce qu'il devine qu'il aura affaire à une forte partie, qu'elle sera éventuellement capable de lui résister et de vouloir affirmer sa volonté d'être elle par elle, et non par lui:

[...] mais il [Sansfin] fut étonné de la clarté et la vigueur de cet esprit si jeune: la tromper était fort difficile. (Stendhal 1993: 93)

D'autre part, ce qui retient instinctivement Lamiel en Sansfin, c'est qu'elle devine que sa domination intellectuelle s'accompagne d'une grande énergie qui le rend capable de tout. Sansfin prêche la doctrine du plaisir, considérée par lui comme l'élément véritable de l'âme qu'il fortifie, et comme „le seul objet pour lequel la race humaine est placée ici-bas [...]“ (Stendhal 1993: 201). Il lui donne de minutieuses consignes:

2 Stendhal tient à ce que Lamiel ait une âme pour la lui faire perdre par la suite (comme pour tous ses héros).

3 Paulette Trout note: „Pour Stendhal, l'ennui est une maladie de l'âme. [...] Quel en est le principe? L'absence de sensations assez vives pour nous occuper. Une grande passion donnant de l'importance aux moindres choses nous sauve de l'ennui.“ (Trout 1970: 347) Pour Stendhal, l'ennui accumule l'énergie d'un être et devient une sorte de catalyseur. Les héros stendhaliens qui en pâtissent s'en délivrent par un remède omnipotent: la passion.

4 „L'ennui, fruit de la morne incuriosité“ (Stendhal 1993: 31)

Il ne faut jamais écrire, ou, si l'on a cette faiblesse, il ne faut jamais donner une seconde lettre sans se faire rendre la première. Il ne faut jamais témoigner de confiance à une femme, si l'on n'a en mains le moyen de la faire punir de la moindre trahison. Jamais une femme ne peut ressentir d'amitié pour une autre femme du même âge qu'elle. (Stendhal 1993: 106)

Ce sont des conseils qui semblent provenir droit des *Liaisons dangereuses*. Sansfin dit à Lamiel:

Si j'étais à votre place, j'aimerais bien faire l'acquisition du *bon sens*. (Stendhal 1993: 94)

Et ajoute que:

[...] c'est du travail, et, dès qu'on y réussit, le travail donne du plaisir et chasse l'ennui. (Stendhal 1993: 95)

Le résultat d'une telle formation semble enchanter le précepteur car le premier sentiment de Lamiel à la vue d'une vertu sera de croire qu'il s'agit d'une hypocrisie. Elle a parfaitement assimilé la règle du lierre dont Sansfin lui a illustré les avantages. Avec l'aide de Sansfin, elle entreprend son éducation, une éducation à l'envers, contre les préjugés, l'hypocrisie. Si elle se sent incapable d'être hypocrite constamment, sans quoi, selon Sansfin, il est impossible de parvenir à ses buts, la parole corruptrice et préméditée, diabolique, de Sansfin lui a appris à se méfier et à ne pas croire à la vertu<sup>5</sup>. Elle se décide très vite à suivre ce que, pour son propre compte, Sansfin a toujours préconisé comme la seule technique efficace devant n'importe quel problème – marcher droit à l'objet:

Il [l'oncle Hautemare] lui parla souvent de l'énorme péché qu'il y avait à aller se promener au bois avec un jeune homme. „Eh bien! J'irai me promener au bois avec un jeune homme“ se dit Lamiel. (Stendhal 1993: 117)

Elle entreprend de connaître l'amour physique en se servant d'un jeune paysan employé comme bedot par son oncle, Jean Berville, qu'elle paie:

Il m'ennuyait déjà assez, huit jours seulement après que Jean Berville m'eût appris pour mon argent, à savoir c'est que l'amour [...] (Stendhal 1993: 170)

Elle veut en avoir pour son argent et tirer tout l'enseignement possible. L'argent est introduit comme une médiation légitime dans le désir. Lamiel renverse un scénario établi qui est celui de la gestion de la sexualité. Dans la tradition millénaire de culture et de civilisation chrétienne, c'est l'homme qui choisit la femme, la prend et la paie. C'est le pilier d'une conception centrée sur l'homme tellement établie qu'elle se confond parfois avec l'instinct et ne se distingue plus du naturel. Lamiel constitue l'homme en simple objet. Elle va passer d'un amant à un autre, tout en ignorant le plaisir, et rester dans un état d'indifférence sen-

5 On pourrait dire que le séducteur substitue à l'ordre symbolique (l'ordre de la vérité) un ordre diabolique du langage. La persuasion y domine. La parole séductrice ne renvoie qu'à elle-même, elle est auto-référentielle: elle fait de son rythme, son miroir, son écho mensonger. La distinction entre *symbolon* (ce qui unit, met ensemble) et *diabolos* (ce qui sépare, détourne) est emprunté à Claude Reichler (Reichler 1979: 11)

suelle. Après cette expérience, frappante par la nullité du plaisir, elle reste assise sur l'herbe, indifférente et regarde Jean s'éloigner: „elle essuya le sang et songea [...] ce n'est que ça!“ (Stendhal 1993: 148) Le manque de subtilité, de complexe et de savoir amoureux de Jean en font pour Lamiel, qui entre dans une société où la valeur d'échange de la sexualité est primaire, un des meilleurs professeurs qui soient. Même la cabaretière du coin, la Merlin, sert d'éducatrice à Lamiel en prononçant le mot „bête“ au sujet de Hautemare. Ce qui détacherait définitivement Lamiel de la jeune fille qu'elle était, c'est moins l'enseignement de Sansfin, et beaucoup plus, la bêtise des Hautemare et leur sincérité (ou plutôt manque de sincérité) calculée:

Deux jours après, Lamiel conclut de ses tristes sentiments, qui ne la quittaient pas instant, qu'il fallait donc se méfier de l'espérance. (Stendhal 1993: 140)

La découverte que ses parents sont bêtes, loin de la traumatiser, la soulage plutôt, l'évidence de la bassesse de sa mère, le jour où celle-ci lui demande de lui laisser porter les plus mauvaises robes données par la duchesse l'afflige:

Cette demande de robe consterna la jeune fille; des réflexions pénibles arrivaient en foule, elle n'avait donc personne à aimer; ces gens qu'elle s'était figurée comme parfaits, du moins du côté du cœur, étaient aussi vils que les autres ! „Je n'ai donc personne à aimer!“

Elle devient consciente d'une solitude irrémédiable et salutaire qui est le prix à payer dans sa recherche du savoir et de la liberté. Au moment de quitter les Hautemare, Lamiel a pitié d'eux et leur écrit une lettre. Si une certaine tristesse la poursuit de temps en temps, le rappel constant des bienfaits dont on l'a comblée sans y avoir été obligés, la négociation humiliante lors de la répartition des cadeaux de la duchesse lui soulèvent le cœur:

Tout en convenant avec elle-même du peu d'esprit de l'oncle et de la tante, elle avait rêvé une famille à aimer. Dans son besoin de sentiment tendre, elle avait fait un mérite à sa tante du manque d'esprit; elle se sentit toute bouleversée, puis, tout à coup, elle fondit en larmes. Alors son oncle essaya de la consoler de l'énorme sacrifice de quatre robes qu'elle venait de faire. Il lui détaillait tous les droits que sa tante avait à sa reconnaissance. Lamiel, qui voulait réserver au moins la faculté d'aimer son oncle, prit la fuite par un mouvement instinctif [...]

Tout ce qu'il y avait de joli et de tranquille dans la vile chaumière de son oncle disparut à ses yeux. (Stendhal 1993: 139)

Nous aurions donc là un être contradictoire qui est, en un certain sens, satisfait d'avoir perdu une illusion, mais qui ne peut s'empêcher d'en souffrir (les illusions sont toujours douces!). Il ne peut en être autrement car les Hautemare qui ont adopté Lamiel n'ont pas cédé à un moment de générosité, mais à un calcul:

[...] nous l'élèverons dans la crainte de Dieu: ce sera véritablement une *âme que nous lui donnerons*, et, dans nos vieux jours, elle nous soignera. (Stendhal 1993: 55)

Ce que Lamiel ne pardonne pas à ses parents, c'est de ne pas l'aimer pour elle-même, d'où le rejet de la famille comme lieu de malentendu et dont le mieux est de s'en échapper au plus vite. Elle dit d'ailleurs cruellement à un de ses amants, Fédor, qu'elle s'est donné à lui pour se moquer de ses parents. Lamiel n'est jamais en quête de pères ou de mères de substitution. Comme le remarque Philippe Berthier, „seule orpheline véritable de l'univers stendhalien, [...] elle écrit son destin sur une page vierge.“ (Berthier 1994: 12)

Mme de Merteuil se serait dédoublée en deux personnages: Lamiel et Sansfin. Lamiel doit à Mme de Merteuil sa curiosité, la volonté de se soustraire à toute situation dégradante, le désir de prendre le dessus sur tout ce qui pourrait l'asservir, mais elle n'a pas sa volonté de corruption et de domination des autres. Elle ne cherche pas à disposer des autres personnes, comme le fait Mme de Merteuil, mais seulement de sa propre personne. Nous retrouvons par contre ce désir d'avoir les autres personnes à sa merci chez Sansfin. A mi-chemin entre la libertine et l'immorale, Lamiel n'est dans sa nature propre ni libertine ni immorale: le but de sa quête froide, distanciée, calculée et curieuse est la recherche de sa nature et le don de soi total. Elle croit pouvoir trouver la liberté en exerçant son pouvoir de domination; elle n'est pas libre dans un monde libre, elle est dominatrice dans un monde d'esclaves, comme le dit si bien Mme de Merteuil:

*Ces Tyrans détrônés devenus mes esclaves.* (Laclos 1970: 221)

Lamiel ne serait pas telle qu'elle est présentée sans l'expérience libertine de Mme de Merteuil. Elle est Mme de Merteuil dans sa volonté d'avoir une éducation libre et dans son cynisme; cette volonté est toutefois contradictoire car Lamiel se montre parfois romantique. Au contraire de Mme de Merteuil pour qui l'hypocrisie est un mode de vie, Lamiel cherche à se débarrasser de toute forme d'hypocrisie. Sa domination est une forme de révolte. Lamiel est une solitaire: Stendhal avait imaginé en vain de régler ses comptes avec la société en jetant Lamiel dans les bras d'un bandit<sup>6</sup> en guerre ouverte avec le monde et la société.

Qu'une femme assume le rôle de libertine pour revendiquer sa propre liberté dérange les schémas de la société. Laclos, en traitant le thème du libertinage, pose des questions sur la cohérence des lois et des mœurs qui régissent les relations amoureuses d'une société. Tout en apparaissant comme un jeu frivole, le libertinage n'en est pas moins le dévoilement d'une crise sociale profonde. En revendiquant l'indépendance des mœurs, il apparaît souvent comme une préfiguration de la liberté d'esprit<sup>7</sup>. En prenant l'initiative – toujours sous le couvert de la passivité féminine – la marquise de Merteuil renverse ce que beaucoup

6 Son dernier amant, Valbayre, a commis trois assassinats. Pris, il est condamné à mort.

7 „Si l'individu rejette toute autorité, s'il se veut absolument libre, s'il secoue tous les jougs imposés de l'extérieur, il finira bien un jour ou l'autre par aborder le problème de l'autorité politique. S'il fonde sa supériorité uniquement sur les valeurs personnelles de l'intelligence, il porte en lui un germe mortel pour tous les absolutismes et pour tous les privilèges.“ (Delmas 1964: 363)

considèrent comme les lois naturelles de la suprématie du plus fort sur le plus faible. Ce que Mme de Merteuil dénonce aussi bien par ses actes que dans la lettre LXXXI, c'est l'hégémonie que la société confère à l'homme et réduit la femme à l'esclavage. Elle se révolte contre le principe d'autorité. L'originalité de Laclos est d'avoir créé un personnage féminin lucide qui fait de l'homme un objet et qui se permet les mêmes libertés et les mêmes droits. Comme l'écrit Jean-Jacques Salomon, avant le roman de Laclos, „les femmes s'introduisaient dans le romanesque privées d'essence et de possibles dialectiques. Elles avaient rang d'esclaves, d'objets sans liberté pour qui la transcendance conventionnellement était, sinon hors d'atteinte, du moins possible seulement dans les bras de l'homme. La grande nouveauté des *Liaisons*, ce sera l'accession de la femme à la transcendance sans l'homme.“ (Salomon 1949: 64)

Stendhal voit dans la femme un être en butte à tous les pièges d'une société qui, malgré les progrès accomplis par le XVIII<sup>e</sup> siècle, n'en reste pas moins centrée sur l'homme et qui s'est empressée d'oublier le message civilisateur de l'Âge des Lumières. Rappelons que le XVIII<sup>e</sup> siècle a accepté et reconnu la femme comme un être humain avec des rêves, des besoins, des désirs analogues à ceux de l'homme. Stendhal semble être convaincu que la femme de son temps est destinée à un destin tragique si elle ne s'efforce pas de surmonter le désavantage d'une éducation pratiquement inexistante, et qui consiste surtout à lui inculquer des notions toutes faites et des principes moraux et religieux qui la privent de toute spontanéité, de toute volonté de s'exprimer et d'agir en tant qu'être humain autonome.

Dans *Lamiel*, une petite paysanne, pauvre et orpheline, surmonte, par son intelligence et sa force de caractère, les désavantages de sa naissance et de son milieu. La société est pourtant plus forte que Lamiel. Ayant reconnu qu'il lui était impossible d'y vivre et de s'y créer un espace, c'est dans ses marges et contre elle qu'elle vit et qu'elle s'y épanouit. Froide et rusée, elle n'obéit qu'à ses caprices. Elle préfère infiniment sa liberté à ses liaisons, ce qui la mène à abandonner ses amants avec une indifférence cruelle. Elle ne veut s'attacher à aucun lieu, ni à aucune personne, et mène ainsi une vie de nomade. La plus forte passion de Lamiel est sa curiosité et elle fait tout ce qu'elle peut pour la satisfaire. Elle emploie la force pour son plaisir, et non pas pour d'autres motifs. Elle ne part pas à la chasse d'un bonheur supérieur car elle préfère l'énergie et la liberté à tout. La société l'emporterait à la fin<sup>8</sup>, mais le mérite de Lamiel aura été celui de l'avoir longtemps défiée. À la violence de l'abus d'autorité, elle oppose la violence de l'individu en état de révolte incessante. Elle est trop libre et indépendante pour l'époque où Stendhal situe son récit. Elle réalise exactement ce qu'elle souhaite et ne cesse pas un instant de vouloir ce qui lui arrive. Elle ne

8 Le roman est une ébauche que Stendhal se proposait de réécrire. La transformation de Lamiel d'une critique passive à une critique active de la société fonctionne comme métaphore de l'écriture du roman. Les interruptions dans le roman et du roman, les ratés et les reprises de l'écriture, les nombreuses variantes d'une même scène remettent en question les intentions de Stendhal. Selon Jean-Jacques Hamm, Stendhal refuse d'achever son roman – le nom du médecin jacobin Sansfin est indicatif ...

regrette rien et boucle la boucle en renouant dans un suicide avec ses rêves de jeunesse; Stendhal avait d'ailleurs, dans une première ébauche du roman, voué Lamiel à une destinée tragique<sup>9</sup>. Née dans une autre époque et dans une société plus tolérante, elle aurait peut-être joué un rôle différent et significatif. Elle n'est pas d'ailleurs une révolutionnaire, plutôt l'incarnation féminine du rebelle et de l'anarchiste – toute forme d'autorité lui est suspecte et oppressante. Se mettre en infraction envers la société et se dépasser dans le sublime de la passion lui permet de transgresser les règles de son siècle sans les remettre toutefois en cause. Elle symboliserait l'effort de la femme de s'échapper de sa prison et transformer son asservissement en une souveraine liberté. Être exceptionnel, elle refuse de se soumettre à la médiocrité de la société où elle vit. Sa vie violente s'explique par le fait qu'elle tient à s'affirmer à tout prix: elle ne permet pas aux convenances sociales de bloquer sa liberté personnelle. Comme le note Graham C. Jones, „cette femme virile et désabusée, disciple convaincu du machiavélique Sansfin est le contraire de l'héroïne romantique à la Chateaubriand, cet être à la sensibilité trop délicate, prête à dramatiser et à exagérer ses sentiments, à se pâmer ou à fondre en larmes ou d'Emma Bovary dont l'échec est inévitable par le choc des aspirations romantiques et les exigences de la vie quotidienne.“ (Jones, 1966: 180) Elle symbolise le rêve de Stendhal: créer une femme „parfaitement féminine par la beauté et la grâce, parfaitement masculine par l'intelligence et l'énergie.“ comme en fait la remarque Jean Prévost (Berthier 1994: 78).

### Bibliographie

- Berthier 1994: P. Berthier, *Lamiel ou la boîte de Pandore*, Paris: PUF.
- Boyer 1925: F. Boyer, *Les lectures de Stendhal*, Paris: Éditions du Club.
- Connon 1984: M. Connon, Pères, mères et fils dans le roman stendhalien, *Stendhal club*, 105, 163–176.
- Gide 1993: A. Gide, En relisant Lamiel, *Lamiel*, Paris: Garnier Flammarion, 23–37.
- Hamm 1986: J.-J. Hamm, *Le texte stendhalien: achèvement et inachèvement*, Naaman.
- Hutchinson 1993: H. Hutchinson, Lamiel et l'immoralisme gidien, *Stendhal club*, 100, 501–510.
- Jaton 1982: A.-M. Jaton, Libertinage féminin, libertinage dangereux, y: *Laclos et le libertinage – Actes du colloque du bicentenaire des Liaisons dangereuses*, Paris: PUF, 151–162.
- Jones 1966: G. Jones, *L'ironie dans les romans de Stendhal*, Lausanne: Éditions du Chêne.
- Laclos 1970: C. de Laclos, *Les liaisons dangereuses*, Paris: Folio.
- Laclos 1979: C. de Laclos, *Œuvres complètes*, Paris: Gallimard – Éditions de la Pléiade.

9 Dans cette version, il n'y a pas de retour possible pour Lamiel car ses transgressions criminelles et la volonté de venger la condamnation de son amant la conduisent à vouloir mettre le feu au Palais de Justice, symbole de l'ordre social.

- Maranini 1961: L. Maranini, La nascita di un personaggio, y: *Studi in onore di Vittorio Lugli et Diego Valeri*, Venezia, 621- 643.
- May 1978: G. May, Le féminisme de Stendhal et *Lamie*, *Stendhal club*, 78, 191 – 204.
- Prévost 1951: J. Prévost, *La création chez Stendhal*, Paris: Mercure de France, 371 – 385.
- Reader: K. Reader, Le discours du pouvoir dans *Lamie*, y: Stendhal: l'écrivain, la société et le pouvoir, Grenoble: PUG, 265–276.
- Reichler 1979: C. Reichler, *La Diabolie*, Paris: Éditions de Minuit.
- Salomon 1949: J.-J. Salomon, Liberté et libertinage, *Temps Modernes*, 4–5, 55–70.
- Seylaz 1982: J.-L. Seylaz, Stendhal, lecteur de Laclos, y: *Laclos et le libertinage – Actes du colloque du bicentenaire des Liaisons dangereuses*, Paris: PUF, 233–241.
- Stackelberg 1980: J.v.Stackelberg, Le féminisme de Laclos, y: *Thèmes et figures du Siècle des Lumières – Mélanges offerts à Roland Mortier*, Genève: Droz, 271–284.
- Stendhal 1993: Stendhal, *Lamie*, Paris: Garnier Flammarion.
- Trout 1970: P. Trout, *La vocation romanesque de Stendhal*, Paris: Éditions Universitaires.

**Катарина Мелић**

**ОД ГОСПОЂЕ ДЕ МЕРТЕЈ ДО ЛАМИЕЛЕ:  
РАЂАЊЕ ЈЕДНОГ ЛИКА**

Резиме

У овом раду желимо да укажемо на утицај који је Лаклоов роман *Опасне везе* извршио на Стендала (који је Стендал иначе сврставао у своју омиљену лектуру), приликом формирања лика Ламиеле за истоимени недовршени роман, који је објављен тек 1885. године. Велике су сличности између Ламиеле и главног женског лика Лаклоовог романа, госпође де Мертеј. У ту сврху ћемо се посебно позабавити питањем образовања и самообразовања госпође де Мертеј и Ламиеле, као и питањем циља тог образовања.

*Кључне речи:* жена, образовање, слобода, феминизам, либертенство, морал, друштво

*Примљен децембра 2011.  
Прихваћен за штампу фебруара 2012.*